

Urgences



Rocaille : octobre

Monique Grandmangin

Numéro 16, mars 1987

D.G. Jones : d'un texte, d'autres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025391ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025391ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grandmangin, M. (1987). Rocaille : octobre. *Urgences*, (16), 56–57.
<https://doi.org/10.7202/025391ar>

Tous droits réservés (c) Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1987

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Monique Grandmangin

ROCAILLE: OCTOBRE

Sous la pluie, ces ombres
tombent en ruine: c'est
le tombeau des fleurs

les teintes réunies
des feuilles mortes. Les pierres
pourtant y fleurissent

comme un cénacle de tomes
où se poursuit le discours
des disparus

De plus en plus, j'ai
des pierres plein la bouche
et les os de mes collègues

me rappellent les fleurs
Est-ce, ce fouillis, le paradis
ou Angkor Vat

ou, la nuit, les tours grises
de la ville? Ni mort
ni vivant

ni même humain. Sous la pluie
j'y passe, dans le sombre. C'est
une floraison de runes

Chaque printemps depuis bientôt quinze ans, je m'occupe d'embellir cette rocaïlle. Je ne croyais pas devoir aussi la traduire! Qu'en est-il? Il suffit de dire que ses dimensions sont plutôt restreintes et que les plantes, annuelles et vivaces, cultivées ou sauvages, se partagent l'espace entre ces vieilles pierres où s'accrochent la mousse et le lichen. Certaines proviennent de la région, d'autres de loin - de l'île Bonaventure par exemple - et chacune a été choisie avec soin par Douglas lui-même. Toutes sont désormais bien établies dans ce coin humide de l'Estrie, comme notre poète d'ailleurs, qui longe cette rocaïlle en se rendant à son refuge (sa «cabin» comme il dit) pour composer en paix.

L'intimité qui me lie à ce jardin a donc inspiré ma traduction de «Rock Garden: October»: dépouillée, concise, très simple finalement. Incapable de trouver une solution valable à «ruin/rune», j'ai dû me rabattre sur les assonances et les allitérations. Aussi, ai-je cru bon d'éliminer la plupart des «it is» que je rends par le présentatif «c'est» en dépit du pluriel au début de la deuxième strophe. Le «Still» de cette même strophe m'a fait hésiter; malgré les trois interprétations possibles - «pourtant», «tranquille» et «continuer de » - j'ai fini par opter pour la première, la plus évidente, il me semble. Nous ne perdons ainsi qu'une seule nuance en français grâce à «fleurissent» (dans le sens de s'épanouir) dont l'aspect est duratif. Par ailleurs, le choix de «cénacle» pour rendre «gathering» m'a été inspiré par le contexte: une forme d'«animisme» qui me semblait approprié. Et finalement le «darkly», qui fait écho à la citation biblique («Through a glass darkly»), ne pouvait se rendre par «d'une manière confuse» comme dans certaines versions françaises de la Bible. C'est donc au titre d'un recueil de Fernand Ouellette (**Dans le sombre**) que je suis redevable. Selon moi, tout en situant le moment du jour, ces trois mots évoquent les accents élégiaques de «Rock Garden». Je peux d'ailleurs vous assurer que notre poète, D.G. Jones, n'a pas sombré davantage depuis...